

L'Échec culturel

Vie et mort d'un concept
en sciences sociales

Albin Wagener



L'Échec culturel

Vie et mort d'un concept
en sciences sociales

Albin Wagener



Avant-propos

L'homme n'est pas un animal culturel. L'homme est un animal rationnel, c'est-à-dire capable d'utiliser sa capacité de raisonnement afin de mettre en rythme sa vie quotidienne et de faire sens de son rapport au monde et aux autres. L'homme est aussi un animal discursif, au sens pleinement sémiotique et pragmatique du terme, dans la mesure où il anime et se trouve animé par des discours qui lui permettent de s'orienter, créer de la prévisibilité et s'inspirer de son réel et de sa vie en groupe pour créer du sens nouveau, sur la base de son expérience, de ses besoins environnementaux et de ses désirs. L'homme, enfin, est un animal sociétal plus que social, dans la mesure où il a besoin d'appartenir à divers groupes ou aspects de sa vie sociale humaine, de sentir qu'il peut y trouver une forme de reconnaissance et qu'il peut y animer, à sa manière et à sa mesure, des projets qui le motivent. L'homme n'est pas un animal culturel et pourtant, depuis maintenant un certain nombre d'années (au moins vingt-cinq ans pour le grand public), l'accent est mis sur le concept de culture de manière si appuyée qu'il serait inconcevable, voire douloureux, de s'y soustraire. Et pourtant, l'objet de cet ouvrage est justement de préciser que, si le concept de culture est devenu si normal, voire *normé*, dans notre vie quotidienne, il devient plus que dangereux de ne pas l'interroger, de ne pas en saisir le sens caché, et de le prendre comme une donnée *a priori* qui permettrait d'expliquer les comportements humains quels qu'ils soient.

Car la culture, dans son acception la plus répandue, est quasiment devenue le point Godwin des sciences humaines et sociales ; il est devenu la variable explicative qui fixe l'abscisse et l'ordonnée de la relation à l'autre, tout en semblant apporter l'alpha et l'oméga de la connaissance à propos de l'humain. En d'autres termes, il est devenu absolument impossible de pouvoir converser, interroger, questionner et critiquer des comportements, qu'ils s'agissent des miens ou de ceux des autres, sans passer par ce totem quasi conclusif : *c'est ma/notre/sa/votre culture*. Comment faire alors, dans un monde où règne la suspicion coupable de ce concept et aller au-delà de ce que la culture semble ériger comme vérités infranchissables ? Comment faire pour, en somme, ramener le dialogue au cœur du rapport à l'autre, au-delà précisément des discours homogènes sur la diversité et sur la différence ? Comment aller, très simplement, à la rencontre de nos congénères, en ne nous arrêtant à aucun présupposé conceptuel qui aurait la prétention de prédéfinir cette rencontre ?

Le but de cet ouvrage est très simple et en même temps très précis : il faut maintenant cesser d'utiliser le concept de culture, pour des raisons à la fois épistémologiques, sociales et pragmatiques que nous exposerons tout au long des chapitres suivants. D'aucuns nous reprocheront de sans doute jeter le bébé avec l'eau du bain, en spécifiant qu'il vaut mieux, pour la millième fois de l'histoire de ce concept, redéfinir la culture pour en faire un objet plus adapté aux problématiques que nous voulons étudier. Cet argument, qui se retrouve bien plus du côté de la foi que de la science, consisterait à dire que, si la culture ne nous convient pas, c'est que la définition seule est la responsable ; il suffirait donc d'un coup de baguette magique de changer ce qu'on veut bien mettre derrière le *mot*, afin de faire changer la *chose*. En tant que linguiste, nous ne partageons pas cette définition naïve du langage, et nous estimons au contraire que le terme de culture a vécu, et même plutôt bien vécu. D'ailleurs, si l'on veut reprendre la métaphore du bébé et de l'eau du bain, nous pourrions dire la chose suivante : le bébé en question a bien grandi et mène désormais sa propre vie, et l'eau du bain a lentement croupi, sans que les responsables de ce délitement conceptuel en prennent acte. Il est donc simplement temps d'acter d'une inopérabilité *de facto* du concept de culture, ce qui ne signifie pas qu'il faille mettre de côté tout un pan de la littérature scientifique sur le sujet, mais plutôt clore la vie d'un concept couronné de succès qui a fait plus que son temps, et qui ne nous paraît plus du tout adapté aux enjeux sociétaux et politiques que nous décrirons dans cet ouvrage.

Afin de constater la fin de la culture comme concept, il ne s'agira pas nécessairement ici de faire un retour épistémologique historique et exhaustif sur les différentes acceptions du concept de culture et les utilisations qui en sont faites dans la diversité des sciences humaines et sociales, mais plutôt de faire le point sur la thèse ici défendue : l'inapplicabilité du concept de culture à la complexité des interactions humaines et à la réalité des institutions sociales et des fonctionnements sociétaux. Pour ce faire, nous nous appuierons sur des travaux qui mêlent à la fois anthropologie, sociologie, philosophie, pragmatique, analyse discursive et psychologie afin de pouvoir conjuguer des faisceaux interdisciplinaires qui permettront de poser d'utiles questions sur ce qui se cache derrière le concept de culture. En d'autres termes, il s'agira donc ici de lever le voile sur ce qui est devenu à la fois un instrument de pouvoir, et plus généralement une arme politique redoutable. L'arme culturelle s'est en effet bâtie sur un certain nombre de confusions fondamentales, qui lui ont permis non seulement d'entrer dans un remarquable processus d'inflation discursive, mais également de devenir, plus qu'un outil de discernement, un véritable et habile masque utilisé soit par ceux qui ne veulent pas voir, soit par ceux qui refusent de montrer.

Tout d'abord, comme nous le verrons, le concept de culture est utilisé de manière quasiment interchangeable avec une variété de termes (et donc de discours) qui signifient pourtant des éléments très différents, et soulèvent des problématiques bien distinctes. En effet, la culture va souvent être confondue avec des aspects purement nationaux ; la tristement célèbre littérature en management interculturel nous invite à gérer la diversité des approches en apprenant, par exemple, à faire des « affaires » avec « les Chinois », allant même parfois à nous expliquer comment fonctionnent « le Chinois », « l'Allemand » ou « l'Américain », sans jamais se poser la question de cette outrageuse généralisation d'un peuple à un individu prototypique, ni de la définition du sujet qu'ils s'évertuent à vouloir analyser : parle-t-on ici de culture, d'appartenance nationale, ou bien d'une sorte d'hybride que l'on pourrait nommer « culture nationale », si tant est que cette chose puisse exister ? Malheureusement, que le lecteur soit ici rassuré : le management interculturel n'est pas le seul domaine où règne cette confusion. Dans le domaine peut-être plus désintéressé de l'éducation interculturelle, les confusions sont là aussi légion ; ici, il s'agira de faire respecter « la diversité » au sein de « nations » qui accueillent en leur sein des migrants de « culture différente ». S'agit-il ici d'une ethnicisation de la culture ? Confond-on habilement culture et religion ou pire, culture et race, afin de tenter une approche pourtant bien intentionnée de la gestion de la diversité ? Que dire également lorsque Lévi-Strauss utilisait, dans son anthropologie structuraliste, une définition de culture qui confinait parfois plus au romantisme du mythe du bon sauvage, appliqué à de lointaines peuplades « authentiques », tout en ayant pour souci de dépeindre une approche compréhensive des aspects de la vie en société et de leur variété ? Il faut en effet avoir l'honnêteté de la clarté : dans ces différents discours, la culture concerne d'abord l'autre, celui qui est différent – et par différent, n'ayons pas peur de le dire, la littérature pléthorique à propos de la culture entendait au fond « celui qui n'est pas occidental ». Nous reviendrons plus tard sur le piège postcolonialiste tendu par le concept de culture, mais nous tenons immédiatement à préciser ceci : la grande majorité de la littérature qui utilise ou définit le concept de culture va d'abord parler de « ceux qui ne sont pas nous », ou plus prosaïquement se pencher sur « le groupe auquel l'auteur n'appartient pas ». En effet, la commode insolence du concept de culture a été, pour les chercheurs et intellectuels qui l'ont employé jusqu'ici, de pouvoir décrire ce qui paraissait étranger ou différent, tout en s'abstenant souverainement de pouvoir appliquer les mêmes procédés descriptifs ou interrogatifs à propos des pratiques du groupe auquel l'auteur appartient.

Un accès de doute sain et légitime pourrait ici permettre de poser la question suivante : à quel groupe appartient l'auteur de ces lignes, et

appliquera-t-il à lui-même ce qu'il reproche à d'autres ? Nous ne pouvons bien sûr pas avoir la prétention d'entreprendre une action scientifique exempte de tout reproche, mais nous souhaitons néanmoins qu'elle soit la moins imparfaite possible. Quant aux groupes en question, disons simplement ceci : l'auteur de ces lignes partage avec une part importante de la population mondiale cette caractéristique finalement assez répandue ; si nous avons forcément des préférences de sens et de lien avec certains aspects de tel ou tel pays, il est évident que a) nous ne les embrassons pas tous et b) nous ne serions pas en mesure de faire un choix entre les pays d'origine ou de rattachement. Si cela n'excuse rien, cela explique en revanche d'où nous parlons, non seulement d'un point de vue épistémologique, mais également d'un point de vue tout simplement humain : lorsque l'on tente de placer les individus dans des boîtes culturelles, il est impossible d'effectuer pleinement cette opération sans tordre, déformer, sectionner, tronquer, briser ou torturer ce qui ne rentre pas dans ces boîtes.

Mais pourquoi donc ce besoin d'interroger ou de remettre en question ce concept de culture ? Est-ce tout simplement un impératif de notre temps, à une époque où les lieux communs à propos d'une « mondialisation galopante » n'en finissent plus de pleuvoir ? Nous estimons que la « mondialisation » est devenue une tarte à la crème qu'il ne faudrait pas non plus employer à tort et à travers, surtout lorsqu'il s'agit de justifier des études à propos de la diversité des pratiques et des institutions ; en effet, utiliser la mondialisation comme marchepied vers tout travail d'exploration dénote au mieux d'une soumission à un discours extrêmement répandu, au pire d'une méconnaissance vertigineuse de l'histoire de l'humanité. Les échanges ont toujours eu lieu entre les peuples, et ce pour des raisons principalement économiques et marchandes d'ailleurs, plus que guerrières. Depuis que l'homme est homme, il doit faire face à la question de la diversité ; combien de civilisations, d'empires ou de royaumes ont en effet eu à aborder la gestion de la diversité sur leurs propres terres, ou en commerçant, pactisant ou guerroyant avec d'autres puissances ? Affirmer que la mondialisation a déclenché toute une série de questions et de problèmes à propos de la diversité des pratiques et des habitudes est un véritable non-sens ; la question des minorités sur un territoire national donné n'est ni nouvelle, ni plus urgente maintenant qu'elle ne l'a été alors. Nous partons en revanche du principe que la question de la gestion de la différence ou de la diversité est rendue plus visible actuellement par la prolifération de technologies numériques de l'immédiateté, dans une société de l'instant : l'accessibilité quasi pornographique à une variété écrasante d'informations permet évidemment une conscience plus affirmée ou aiguë des questions liées à la gestion de la diversité. La mondialisation n'a rien enfanté de tout

cela, et les nouvelles technologies de communication et d'information ont simplement rendu ces éléments plus visibles. De surcroît, il serait sans doute plus juste de parler de « mondialisation totale » que de mondialisation tout court, tant les échanges tendent depuis plusieurs siècles à couvrir tous les espaces du globe, c'est-à-dire au moins tous les endroits où est présent l'être humain.

Ces différentes considérations nous invitent à penser que, bien malheureusement, le concept de culture a en fait permis à ceux qui sont détenteurs d'une certaine forme de pouvoir de continuer de découper le monde suivant des catégorisations tout à fait commodes. En bref, la culture permettrait donc de qualifier les personnes « différentes », dans un monde dont l'intense circulation d'informations modifie considérablement la nature et la forme des échanges économiques et politiques. Le terme même de « gestion de la diversité » invite donc à penser que la différence est quelque chose qu'il faut gérer, car elle ne semble pas se gérer toute seule. Il faudrait donc donner à des groupes ou populations différents des gages de reconnaissance, afin que ceux-ci puissent s'en satisfaire et rester actifs dans la vivacité des échanges économiques et politiques. En somme, le concept de culture devient parfaitement utile lorsque l'on est un mâle hétérosexuel blanc, mais devient systématiquement plus problématique pour les autres. Plusieurs travaux féministes très utiles pointent d'ailleurs dans ce sens, et permettent d'apporter un regard critique fort intéressant sur le concept de culture ; nous le verrons tout au long de cet ouvrage. Pis encore, ces travaux soutiennent la thèse suivante : le concept de culture est un masque qui permet à des groupes de fonctionner en vase clos, rendant ainsi vulnérables ceux qui ne possèdent pas le pouvoir dans ces groupes, à savoir les femmes et les enfants. Dans ce cas de figure très précis, est-ce que la culture remplit sa mission éthique de dialogue des diversités ? Il nous paraît en effet évident que, derrière la réalité fragmentée et manipulable du concept de culture, se pose la question éthique du vivre ensemble dans son acception la plus large et la plus simple. De surcroît, cette question fait écho à une autre problématique liée différemment au concept de culture : il est souvent associé à des problèmes d'incompréhension, de désaccord ou de conflit, en oubliant que pourtant, dans la plupart des cas, mis à part de notables exceptions très médiatisées, les individus semblent s'accommoder de ces différences en trouvant le moyen de vivre ensemble, bon an mal an.

Nous affirmons en effet que la culture met l'accent sur les différences, là où la vie quotidienne nous montre qu'il y a bien plus de sources de commonalité que de diversité. Nous estimons en outre que les différentes sociétés humaines ont finalement plus à voir avec des « variations sur le même thème » qu'avec de profondes divergences de fait et de pratique ; en effet, les femmes et les hommes de ces sociétés répondent par la variable

culturelle à des questions finalement assez communes : comment vivre ensemble ? Comment organiser le fonctionnement du groupe ? Comment déléguer le pouvoir, et à qui ? Comment faire sens du rapport au monde et du rapport aux autres ? Comment organiser l'économie des échanges au sein du groupe, ainsi que le partage des tâches qui permettent la survie du groupe ? Ces nombreuses questions ont bien sûr des réponses très diverses en fonction de l'environnement immédiat (historique, politique, écologique, social) des groupes interrogés, mais l'être humain doué de raison se pose à chaque fois les mêmes questions. En d'autres termes, nous avons bien plus de choses en commun que ce que l'on souhaiterait nous faire croire, et la culture permet parfois une exotisation commode de la différence, à des fins d'abord politiques et économiques. Mais dans notre vie quotidienne, cette différence est déjà accessible partout, et sans poser de fondamentaux problèmes éthiques par ailleurs : il suffit par exemple pour cela d'observer la diversité de cuisines à notre disposition lors du choix d'un restaurant pour s'en convaincre. Certes, cet exemple seul ne suffit pas à étayer notre point de vue, qui sera développé au cours des pages suivantes, mais il a cependant le mérite d'illustrer notre propos de façon très concrète.

Le présent ouvrage se veut donc compréhensif, en tentant d'englober les aspects du concept de culture qui posent résolument problème et qui invitent à abandonner le concept, pour des raisons qui, nous l'espérons, deviendront de plus en plus évidentes au fur et à mesure de l'évolution de notre propos. Quelques intellectuels, et notamment des anthropologues, ont déjà proposé d'abandonner l'usage de ce concept ou d'en faire une utilisation radicalement différente – il ne s'agirait donc pas ici d'inventer l'eau tiède ; cependant, une grande majorité d'auteurs, bien qu'ils reconnaissent que le concept de culture pose problème, prennent peur face au précipice épistémologique qui se forme alors, et préfèrent finalement redéfinir encore et encore le concept pour le rendre moins sulfureux. Le problème est que cette création a depuis longtemps échappé à l'anthropologie et que les discours qui y sont liés continuent de proliférer, le plus souvent à des fins exclusivement politiques et économiques ; plutôt que de minimiser l'impact de ces discours, il nous semble plus opportun de simplement admettre que le concept de culture a servi de justes causes, mais qu'il ne répond plus ni aux véritables enjeux qu'il était censé explorer, ni aux dynamiques complexes qui agitent nos sociétés. Qui plus est, le concept de culture continue d'enkyster les États dans des choix politiques difficiles et des problématiques qui, à défaut d'être fondées, agitent de façon exagérée les sphères médiatiques et politiques, utilisés qu'ils sont par des groupes ou des hommes qui soit tombe dans des pièges grossiers par naïve et conformiste bonté et manque de vision, soit qui savent tirer grossièrement profit de situations détournées de leurs

questions originelles. Nos sociétés sont actuellement truffées de ce type de champs de mines, et si l'abandon du concept de culture ne pourra bien évidemment pas permettre de les faire disparaître, gageons qu'il permettra néanmoins d'y voir plus clair et de permettre un déminage précis, méthodique et fondamentalement plus utile.

Nous pensons donc qu'un monde sans culture anthropologique est possible – bien sûr, notre étude ne porte pas sur la culture lettrée ou la culture savante. Nous pensons qu'il est possible de décrire autrement les comportements humains et sociétaux, et nous pensons qu'une autre forme de gestion politique de la diversité est également possible, si tant est que les États se posent la question de leurs missions fondamentales et de leur ontologique nécessité. Le pari d'un monde sans culture, c'est d'abord le pari d'un monde où les États peuvent, philosophiquement et pragmatiquement, reprendre sereinement leurs droits, tout comme les citoyens d'ailleurs, et où les sirènes médiatiques, à défaut d'être purement et simplement dématérialisées, seraient *a minima* moins bruyantes.